

# « Il fallait que je boive »

## Christophe Billoret, sauvé par le Baclofène

C.P. | 14 nov. 2014, 07h00

[réagir](#)



Paris (Vle), vendredi. Christophe Billoret, graphiste de 50 ans, publie le récit de son difficile combat contre l'alcoolisme. **(LP/Frédéric Dugit.)**

**De l'alcoolisme**, qui finit par balayer relations sociales, travail, famille, appartement et menace d'emporter jusqu'au bonhomme, il a tout connu. A commencer par la glissade de celui qui boit « assez régulièrement » à 32 ans, « trop vers 40 et abusivement à 43 : bientôt il n'y a plus eu un seul soir où je ne me couchais pas ivre », se souvient Christophe Billoret. Si, à 50 ans, ce graphiste parisien, guéri depuis juillet 2013, peut publier le délicat récit de son difficile parcours pour sortir de la maladie, dans un livre paru hier sous un titre plein d'espoir (« Il y a toujours un après »\*), c'est qu'il a eu la chance de rencontrer le Baclofène. Fini les trois litres et demi de vin quotidien. Terminé le « craving », cette envie qui prend aux tripes, irrésistible, bien connue des alcooliques : « Pendant quatre-cinq ans, vers 18-19 heures, il fallait que je boive. Aujourd'hui, je suis stabilisé à 80-100 g de Baclofène. Sans être abstinent, je peux passer huit jours sans un verre. Et il y a des quantités que je ne peux absolument plus boire. Mon maximum, ce doit être une demi-bouteille sur un repas de trois heures et demie ! »

Il a découvert le Baclofène il y a deux ans, grâce à l'ouvrage d'Olivier Ameisen, à qui il rend hommage en écrivant à son tour. Cardiologue et alcoolique, ce dernier -- décédé depuis -- a avec son propre témoignage d'automédication paru en 2008 fait une publicité importante à ce médicament initialement prescrit comme myorelaxant, notamment pour lutter contre le torticolis. Rapidement réclamé par les malades, longtemps prescrit dans l'illégalité par quelques médecins, il a finalement été autorisé « en utilisation temporaire » l'an dernier. Les deux études cliniques qui doivent évaluer scientifiquement son efficacité contre cette addiction seront bouclées et dévoilées le mois prochain.

« Pourquoi a-t-il fallu attendre si longtemps ? Pourquoi tant de résistances encore ? Je ne suis pas accro au Baclofène. Si demain d'autres médicaments se révèlent aussi efficaces, j'en changerai ! » s'indigne Christophe. Aucun des médecins qui, devant l'échec de ses cures de sevrage, lui prescrivaient à tour de bras « antidépresseurs, anxyolitiques et même anti-bipolaire » ne lui en a parlé, le renvoyant, de fait, à son incapacité à s'en sortir tout seul et sa culpabilité. Militant ? Christophe s'en défend. Il a bien trop à reconstruire pour lui-même. « Etre guéri, c'est se retrouver devant un précipice : des journées de dix-douze heures sans être ivre qu'on n'a plus l'habitude d'occuper, le gouffre de tout ce que l'on a cassé... » Subitement, il s'interrompt : « On discute depuis combien de temps là ? » « 42 minutes... » Le voilà qui calcule : « Depuis le début de notre conversation, trois personnes sont mortes de l'alcool... »

\* *Christophe Billoret, « Il y a toujours un après » (les Arènes, 17 €).*

<http://www.leparisien.fr/informations/il-fallait-que-je-boive-14-11-2014-4289595.php>